

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS
 BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
 ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
 Directeur : THÉO SPRE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: Le Lion et le Serpent, d'après M. Ch. Verlat. - A l'Eglise, d'après M. O. Wergeland. - Une vieux Rêtre, d'après M. Th. Hildebrand. - Une Magicienne toungeuse.

TEXTE. Nos Gravures. - Chronique deça delà. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Une Anecdote pour les Buveurs de Vin. - Beaux-Arts. Quelques mots sur l'Idéal. - Les deux Coqs. Fable. - Trompé, mais Fidèle. Nouvelle. - Marchand contre Marchand. Roman de Mœurs. - Rébus No. 11.

ADMINISTRATION.
 Boulevard du Nord N°. 107.
 à BRUXELLES.
 Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 44.

— 9^e ANNÉE. —

6 Septembre 1879

NOS GRAVURES.

LE LION ET LE SERPENT.

Ce tableau, qui a figuré à l'Exposition de Paris de l'an dernier, représente une scène du désert. Un lion a terrassé un taureau sauvage, et déjà il s'apprête à son royal festin, lorsque tout-à-coup un immense boa se dresse devant lui pour lui disputer son butin.

Le lion a rencontré là un rude adversaire, qui joint la force à la ruse et à la prudence. Aussi n'ose-t-il l'attaquer en face; il rugit, ébranle les échos du désert de ses farouches hurlements; de son corps il couvre sa conquête pour la défendre contre l'ennemi; mais le boa n'a nulle envie d'entamer la lutte avec le roi des animaux; la nature l'a doté d'une arme plus redoutable que les dents acérées et les griffes terribles du lion, et contre laquelle toute

force est impuissante à lutter: cette arme, c'est son regard, dont il enveloppe le fauve, ébloui, fasciné, et qui, honteux de sa défaite, va bientôt s'enfuir dans les forêts, laissant sa proie à la merci du gigantesque reptile.

On sait que l'auteur du tableau, M. Ch. Verlat, est l'un des plus illustres représentants de l'école flamande, qui a eu un immense succès notamment avec ses toiles remarquables peintes en Palestine.



LE LION ET LE SERPENT, D'APRÈS LE TABLEAU DE M. CH. VERLAT.

A L'ÉGLISE.

Nous saisisons l'occasion que nous offre cette planche, pour donner à nos lecteurs un extrait d'une des plus belles poésies de Victor Hugo: „La Prière pour tous, publiée dans les Feuilles d'Automne:”

Ma fille, va prier! — D'abord, surtout, pour celle
 Qui berça tant de nuits ta couche qui chancelle,
 Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel,
 Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
 Fai-ant pour toi deux parts dans cette vie amère,
 Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel!

Va prier pour ton père, afin que je sois digne
 De voir passer en rêve un ange au vol de cygne!
 Pour que mon âme brûle avec les encensoirs!
 Eff-ace mes péchés sous ton souffle candide,
 Afin que mon cœur soit innocent et splendide,
 Comme un pavé d'autel qu'on lave tous les soirs.

Prie encor pour tous ceux qui passent
Sur cette terre de vivants!
Pour ceux dont les sentiers s'effacent
A tous les flots! à tous les vents!
Pour l'insensé qui met sa joie
Dans l'éclat d'un manteau de soie,
Dans la vitesse d'un cheval!
Pour quiconque souffre et travaille;
Qu'il s'en revienne ou qu'il s'en aille,
Qu'il fasse le bien ou le mal!

Prie aussi pour ceux que recouvre
La pierre du tombeau dormant,
Noir précipice qui s'entr'ouvre
Sous notre foule à tout moment!
Toutes ces âmes en disgrâce
Ont besoin qu'on les débarrasse
De la vieille rouille du corps
Souffrent-elles moins pour se taire?
Enfant! regardons sous la terre!
Il faut avoir pitié des morts!

Comme une aumône, enfant, donne donc ta prière
A ton père, à ta mère, aux pères de ton père.
Donne au riche à qui Dieu refuse le bonheur,
Donne au pauvre, à la veuve, au crime, au vice im-
Pais, en priant, le tour des misères du monde, [monde.
Donne à tous! donne aux morts! — Enfin, donne au
[Seigneur!

UN VIEUX REÏTRE.

Voilà un vrai type de ces reîtres allemands du moyen-âge, qui s'en allaient courir le monde, offrant leurs bras et leur sang à quiconque leur promettait belle récompense et riche butin.

La campagne est terminée, et notre condottiere s'en revient couvert des lauriers de la guerre et des dépouilles de l'ennemi, se dirigeant à l'aventure, en quête de nouveaux combats et de nouveaux succès. La faim et la fatigue l'ont surpris en route, et il est descendu à la première auberge qu'il ait rencontrée.

Son visage farouche, tout hâlé par le soleil, son aspect guerrier, sa longue rapière frappant contre le sol, son armure redoutable ont fait d'abord reculer d'épouvante le fils de l'hôtelier, bambin de trois ans. Mais le soir, à la vue de ce joli enfant, à la tête bouclée et au regard si doux, a été tout surpris de sentir en lui quelque chose qu'il n'avait jamais éprouvé; ce cœur, qui est resté insensible devant tant de scènes terribles, s'est tout-à-coup attendri et ému à l'aspect de cet enfant. Le vieux reître a abandonné ses airs de matamore, il s'est débarrassé de tout cet attirail de guerre, qui effrayait le petit; et par des mots de tendresse, il est parvenu à attirer le bambin sur ses genoux. Celui-ci s'est bien vite familiarisé avec cette vilaine figure, toute sillonnée de cicatrices, avec cette rude moustache, qu'il a grand plaisir à tirer de toutes ses forces; et le guerrier s'amuse de ses espiègeries, et de ses dures mains calleuses il caresse le gentil chérubin.

UNE MAGICIENNE TOUNGOUSE.

La civilisation a peine à pénétrer chez les peuplades de l'Asie du Nord, qui sont encore plongées dans une profonde barbarie.

Ces peuplades, n'ayant aucune religion positive, sont les plus superstitieuses de la terre et toujours prêtes à adorer tout ce qui leur paraît extraordinaire et surnaturel.

Toutes les calamités qui les frappent, ils les attribuent à l'esprit malin, qu'ils prétendent chasser au moyen de diverses cérémonies plus étranges les unes que les autres. Aussi peut-on dire qu'ils n'ont d'autres pontifes que les charlatans et les magiciens, lesquels jouissent de la plus grande vénération et de l'autorité la plus étendue.

Notre gravure représente un pauvre malheureux atteint d'une cruelle maladie, et à qui une magicienne fait subir mille et mille contorsions, en marmotant des paroles cabalistiques, avec force gestes comminatoires, pour chasser l'esprit maudit qui tourmente cet infortuné et lui fait éprouver mille souffrances.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — Changements opérés, par les progrès de l'éclairage, dans nos mœurs et nos habitudes. — Lettre d'un avocat de Liège à un auteur, à propos d'Ardenne et de villégiature. — Les valets-de-chambre-historiens. — Un œil de verre. — Une citation à propos d'une appréciation du Journal Officiel de France. — Un duel au piano. — Une demande d'adoption.

L'éclairage progressif de nos grandes villes a introduit, dans nos habitudes et dans nos mœurs, des changements dont nous ne nous rendons pas assez compte. Voyons un peu:

S'ils pouvaient sortir de leur tombeau, qui diraient nos pères en nous voyant circuler à minuit dans nos rues et sur nos places? Ils croiraient, sans doute, ces bons aïeux qui se couchaient à huit heures, que leurs petits-neveux ont trouvé un autre soleil qui relève l'antique Phœbus dès qu'il s'est effacé dans l'ombre.

— Et certainement, nos pères, leur dirions-nous, vous avez pensé juste; nous ne vivons ni de la même manière, ni aux mêmes heures que vous; le soleil ne voit aujourd'hui qu'une faible partie de nos actions; nous remettons le moment de jouir et de vivre au moment où le soir voit briller nos myriades de fanaux, qui sont des étincelles du soleil que nous avons inventé."

Et, à ces mots, ils rentreraient dans leur linceuil et croiraient que nos cités sont habitées par des magiciens.

Nos aïeux étaient de grands amateurs du soleil; chez eux, comme chez les anciens, les fêtes mémorables étaient placées dans la belle saison de l'année. Et que seraient-ils devenus, grand Dieu! eux qui ne savaient à quoi se divertir, si, après un rude hiver, le jour de Pâques, quand tout rajeunissait, quand l'année recommençait avec les premières fleurs, si alors un soleil resplendissant n'eût inondé de ses rayons la face vénérable des basiliques et n'eût pas fait scintiller en gerbes de feu les vitraux émaillés des fenêtres?

Au temps jadis, dès que le soleil s'était couché, la vie active, la vie bruyante était finie. On rentrait au sein de la famille; on se barricadait dans ses foyers, et, après le repas du soir, on faisait la lecture, quand on savait lire; ou bien, en attendant l'heure du couvre-feu, on racontait des histoires du temps passé. Quelle époque a été plus féconde en contes extraordinaires, en légendes merveilleuses que ces temps là? Nos pères, pendant leurs veillées, avaient tout le loisir d'en fabriquer. Ils se faisaient d'ailleurs de la nuit une toute autre idée que nous, qui n'en avons maintenant plus. La nuit alors, c'étaient des ténèbres opaques, horribles; c'étaient mille voix qui chantaient lugubrement dans les dentelures et les flèches des clochers, dans les créneaux des tours mystérieuses, dans le feuillage des bois; c'étaient des diables traînant leurs chaînes dans les souterrains; c'étaient les morts dansant leur danse macabre dans les cimetières qui, à cette époque, gisaient dans les villes à côté des vivants; c'était le poignard des bandits nageant dans le sang. Enfin, la nuit, pour nos pères, était un objet d'épouvante, un voile derrière lequel les complots se méditaient. Le dieu du mal était le dieu des ténèbres.

Peu à peu toute cette fantasmagorie de l'imagination, qui a tant influé sur les mœurs et sur la littérature des siècles écoulés, cette fantasmagorie disparaît devant l'éclairage.

Avec l'extension progressive de l'éclairage, on voit les habitants des grandes villes continuer leur existence plus avant dans la nuit. La plupart d'entre eux ont l'habitude de déjeuner très-légèrement et de faire un seul repas très-copieux. L'abondance de ce repas unique occasionne des perturbations dans l'économie animale et rend les indigestions beaucoup plus fatales. Dès que le dîner eut lieu à quatre, cinq ou six heures, les spectacles commencèrent à sept heures pour finir entre onze et minuit. On en a vu qui ont duré cependant jusque deux heures du matin.

Les citadins ont voulu prolonger le jour, comme pour doubler leur existence. Il faut avouer qu'ils y ont réussi; car si les hommes durent moins, ils „vivent" davantage — en prenant le mot dans certaine acception.

Autour des agitations de ces longues journées, dans la poursuite de nos désirs et de nos fantaisies, dans l'exigence de nos passions, nous dépensons une énergie vraiment romaine, et la quantité d'esprits animaux que nous suons, pour ainsi dire, par tous les pores, nous rapproche à grands pas de notre dernier asile. La vie dévorante du soir, use nos sens surexcités. Nous ne voulons pas ressembler à l'homme dont parle Jean-Jacques: „Tel qui s'est fait enterrer à cent ans mourut dès sa naissance." Nous tendons toujours les ressorts de la vie, et au lieu de nous livrer au repos dans le temps prescrit par la nature, nous donnons de nouvelles émotions à notre frêle machine, déjà fatiguée par les agitations innombrables de la journée. Ah! si l'on se rendait bien compte de l'influence délétère qu'exercent sur nous le théâtre et les soirées!... Mais c'est là une question inépuisable, qui se rattache pourtant à celle qui vient d'être esquissée.

Un auteur que nous ne nommerons pas, a reçu d'un spirituel avocat du barreau de Liège, la lettre suivante, dont j'ai pris copie à l'insu du destinataire, — petite trahison qu'il me pardonnera sans doute, vu mes bonnes intentions, car la question que pose cette missive offre un grand intérêt, en ces jours de villégiature:

„Vous qui avez inventé l'Ardenne, plus que Dumas n'a inventé la Méditerranée; vous qui l'avez découverte comme Colomb l'Amérique; vous qui êtes à la fois son fils et son père, car si elle vous a donné le jour, vous l'avez mise au jour, en pleine lumière, vous l'avez élevée petit à petit en la prenant par la main alors que, timide, elle s'ignorait, et vous l'avez lancée dans le monde; vous, son chantre, dites à votre muse de vous révéler si, dans un repli de sa robe verte, il n'existe pas encore quelque hameau suffisamment pittoresque et accessible à la fois, qui puisse offrir à ses hôtes une hospitalité, sinon écossaise, du moins à peu près ardennaise (c'est-à-dire de la vieille Ardenne d'avant votre révélation).

„On m'assure, en effet, que les naturels de presque toutes les taupinières ardennaises réclament aujourd'hui des prix qui s'efforcent d'atteindre les hauteurs de leurs frères du Righi et autres Monts plus ou moins Blancs.

„Quand on songe qu'il y a une cinquantaine d'années à peine, l'Ardenne offrait, outre le logement, un plantureux souper et un déjeuner à discrétion pour 80 centimes (oui, Monsieur, seize sous!) quand on se souvient de cela, sans être férocement on s'en prend à vous... car c'est votre faute bien plus qu'aux chemins de fer. C'est vous qui avez gâté votre enfant, en l'adulant sans cesse, en chantant trop haut ses louanges, en lui répétant qu'elle avait des charmes inappréciables et des attraits impayables!

„Que les amateurs de récits pittoresques, les amis de la légende, du fantastique, les adorateurs des choses qui ne sont plus, les affolés de fantaisie et d'impossible, portent dans leur cœur l'auteur des... rien de mieux. Je comprends leur reconnaissance.

„Que les aubergistes que vous avez enrichis en riant, vous élèvent une statue, c'est parfait, j'y souscris. Mais de votre côté, vous reconnaîtrez qu'il n'est pas étrange que les Belges, non millionnaires, qui ne pouvant aller en villégiature dans les Alpes, avaient, même avant de vous avoir lu, l'habitude de passer la belle saison en Ardenne, il n'est pas étonnant que ceux-là songent à vous réclamer des dommages-intérêts. — Pour éviter une action si funeste, faites-moi donc le plaisir de m'indiquer, en Ardenne, un endroit écarté où, sans être écorché, on ait la liberté." Ed. E.

Pour toute réponse, l'auteur en question a envoyé à son correspondant force notes d'hôtel et d'auberge, témoignant que lui-même doit compter au nombre des victimes qui ont donné lieu à ces aimables reproches, — dont, du reste, sont également passibles plusieurs de ses confrères et amis.

La lecture, dans la „Revue des Deux Mondes," des mémoires de M^{me} de Rémusat, mémoires où l'auteur, — d'après ses propres observations

et les indiscretions de certaines familles, — nous représente Napoléon I^{er} dans la vie intime, c'est-à-dire singulièrement rapetissé, m'a fait faire quelques réflexions sur l'histoire des hommes qui ont joué un grand rôle dans le monde.

Ces hommes ont toujours deux histoires: celle des historiens sérieux et celle des valets de chambre. Louis XV a eu des historiens, Voltaire entre autres, qui ont raconté gravement les événements de son règne. Il a eu ensuite Lebel, qui a raconté les scandales de sa vie privée. Napoléon a compté dans son intimité plusieurs historiens sérieux: Las Cases, Montholon et autres, et deux historiens intimes qui ont été ses valets de chambre: Marchand et Constant.

Les valets de chambre historiens, témoins immédiats des événements, devaient être plus véridiques que les historiens classiques, par la facilité qu'ils ont eue de voir leur héros en robe de chambre, en pantoufles et sur les champs de bataille. Si l'on pouvait confronter Suétone avec les valets de chambre des douze Césars, pensez-vous qu'ils seraient toujours d'accord avec lui, et en cas de dispute, quel est l'homme qui ne parierait pas pour les valets de chambre contre l'historien! L'histoire écrite par les valets de chambre serait certes plus amusante que celle des historiens classiques.

* *

Une dame d'une cinquantaine d'années, se déclarant veuve d'un major d'infanterie, se présente dernièrement devant une de nos Justices de Paix, où elle est assignée en paiement d'un œil de verre: coût, cent francs.

— Cet empaileur, s'écrie-t-elle en montrant le demandeur, a cru que, parce que je ne suis qu'une faible femme, je me laisserais attraper. Figurez-vous, monsieur le juge, ajouta-t-elle en tenant dans sa main l'objet litigieux, figurez-vous que ce monsieur m'a fourni un œil avec lequel je ne verrais pas un bœuf gras à trois pas de distance. Je ne lui ai pas commandé un œil pour jouer à Colin-Maillard. — Comment, dit le juge ahuri, vous aviez la prétention de voir avec un œil postiche? — Je veux y voir comme tout le monde; j'ai commandé cet objet pour y voir clair et je veux qu'il me fasse voir clair. Jusque-là, je ne paierai pas un sou." Là-dessus, la défenderesse se retourne majestueusement vers le public, en s'écriant: — Qu'ont-ils donc à rire, ces nigauds-là! J'ai un faux tour, est-ce qu'il ne me coiffe pas comme mes cheveux; j'ai six fausses dents, est-ce que je ne mange pas avec? "

Et, après s'être entendu condamner à payer la somme réclamée et aux dépens, la dame se retire furieuse et en jetant rudement à terre son œil postiche, qui se brise sur le parquet.

Etre si naïve, avec un caractère si fortement trempé!

* *

Nous trouvons, dans une étude du Journal officiel de France, consacrée aux poètes modernes, une appréciation élogieuse d'un nouveau volume de poésies, *Les Tristesses*, de notre compatriote M. Georges Rodenbach. Cette étude est due à la plume de Madame Daudet, la femme du célèbre romancier.

„Il se produit maintenant, dit le critique, une jeune école de poètes que l'on pourrait appeler les réalistes de la poésie, si ces deux mots ne se détruiraient l'un l'autre, ne s'effaçaient par le voisinage, tellement contrairement en apparence mais pareils, à notre avis; car il n'existe pas de poésie sans réalité, la trame la plus légère ne pouvant se passer d'appui et de dessous, et le rêve n'étant jamais qu'une évaporation plus ou moins flottante de la vie."

C'est vrai; mais le volume en question renferme des choses d'un réalisme parfois regrettable... Cette réserve faite, citons quelques vers:

Les hommes autrefois avaient des foyers stables;
On gardait la maison où sa mère mourait;
Et quand d'autres enfants naissaient, on se serrait
Moins à l'aise, mais plus amis, aux mêmes tables.

Les meubles très-anciens étaient de vieux amis:
Les fauteuils allongés et les chaises massives
Où jadis tricotaient les aïeules pensives,
Le soir servaient d'asile aux enfants endormis.

Les mêmes arbres verts et les mêmes tonnelles,
Qui les avaient vus blonds, les revoyaient tout
[blancs,
Et les rideaux des lits, dans leurs longs plis trem-
[blants,
Gardaient comme un frisson des âmes pater-
[nelles!...

C'était la floraison du temps patriarcal:
On vivait loin du trouble assourdissant des villes,
A mener des troupeaux dans les plaines tranquilles
Où les roseaux chantaient sous le vent musical.

On s'aimait saintement dans la famille humaine;
Chaque jour se marquait par un progrès nouveau;
N'ayant qu'une demeure on n'avait qu'un caveau,
Et n'ayant qu'un seul nom, on n'avait qu'un do-
[maine.

* *

Il n'y a qu'en Amérique que peuvent se passer des faits comme celui que nous allons raconter, ou du moins où l'on soit capable d'en imaginer de ce calibre, s'il y a lieu toutefois de douter de sa véracité. Voici donc ce que rapporte une feuille de New-York: „Un duel, terrible et sans précédents, vient d'avoir lieu en cette ville. Deux musiciens, dont l'un avait gravement offensé l'autre, se sont battus au piano.

Le combat a duré quarante-huit heures; sans boire ni manger, sans s'arrêter un instant, les deux adversaires ont tapoté chacun sur son instrument. Un d'eux a joué 580 fois de suite le *Miserere* du Trouvère. Au moment de commencer la 581^{re} exécution, il est tombé foudroyé.

On a dû emporter le second pianiste d'urgence à l'hôpital; ses jours sont en danger.

Les quatre témoins donnent des signes d'aliénation mentale.

Quant aux pianos, ils sont complètement fourbus."

* *

Rien de plus drôle, souvent, que les annonces viennoises. Exemple, emprunté à un journal très-grave, „*La Nouvelle Presse libre*":

„Un jeune homme de vingt-cinq ans, chrétien accompli et de descendance distinguée, désire être adopté comme prince par un prince indigène ou étranger. Adresser les lettres avec l'inscription: fils adoptif, à M. Rodolphe Mosse, Vienne, Seilerstätte, 3."

Ce désir n'est-il pas réellement sublime!

JEAN-LE-BUTINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Ceci est pour ceux de nos lecteurs qui sont dans le cas d'aller sur mer, et sont exposés à ce mal si pénible dont tout le monde a entendu parler. Il s'agit d'une liqueur, inventée en Angleterre et qui paraît un moyen certain de prévenir ou d'adoucir le mal de mer.

On fait distiller 1/3 d'oncette d'acide hydrochlorique dans 5 onces d'alcool; on mélange le produit de cette distillation avec 32 ou 38 onces d'eau, puis on édulcore avec du sirop de sucre.

L'inventeur donne toutefois la préférence à une autre liqueur, composée ainsi qu'il suit: 2 onces 2/3 de chlorure de chaux ou hydre, mélangées avec 8 onces d'eau, auxquelles il ajoute 10 onces 2/3 d'alcool. Il faut distiller le tout par les procédés ordinaires pour obtenir 5 onces 1/3 de liquide. Il mélange ensuite ce produit dans un vase de grès ou de verre, avec 32 ou 38 onces d'eau, qu'il édulcore également avec du sirop de sucre.

Dans les deux cas, il ajoute quelques gouttes d'essence de menthe ou d'amandes amères et donne à la liqueur une teinte rosée, au moyen d'une solution affaiblie de cochenille.

Il est bon de prendre deux cuillerées à bouche de cette préparation avant de s'embarquer, et presque toujours elle prévient le mal de mer; en la prenant au moment où ont lieu les vomissements, elle en diminue considérablement l'intensité, en même temps qu'elle calme les douleurs.

ÉLOY.

UNE ANECDOTE POUR LES BUVEURS DE VIN.

Le fameux khalife Haroun-al-Raschid avait un jour à sa table, entre autres commensaux, Gebraïl ou Gabriël Bakhtischna (bonheur de Jésus), son médecin ordinaire.

Ledit Gabriël, qui selon l'habitude des médecins, vivait dans l'intimité de son maître, était Syrien d'origine et chrétien, et à ce dernier titre, n'était pas tenu de s'astreindre aux usages des Musulmans.

Donc, le khalife s'apercevant que, pendant le repas, le „tebib" buvait le vin copieusement, lui en fit en raillant quelques reproches, et en présence même de tous les convives, qui, fidèles observateurs des lois du prophète, paraissaient scandalisés.

Pour toute réponse, Gabriël vida sa coupe et se fit apporter par un esclave deux grands vases en terre, qu'il emplît incontinent, l'un d'eau claire, l'autre de vin pur; puis avisant près de lui, sur la table, un magnifique poisson cuit à l'eau de rose, il le coupa et le plongea par égales portions dans chacun des deux vases, qu'il eut soin de faire boucher hermétiquement sous ses yeux.

Tout le monde de se regarder; mais comme Gabriël était un „savant," on mit sur le compte de la science, l'originalité de son procédé, et l'on n'y pensa plus.

A quelque temps de là, le khalife donnait un nouveau banquet, auquel assistait encore le médecin susnommé. Pas n'est besoin de dire qu'il buvait du vin.

Plusieurs convives, non moins scandalisés que la première fois, le firent remarquer au khalife, qui se contenta de sourire et de jeter sur Gabriël un regard de compassion.

Aussitôt notre médecin se fit apporter les deux vases en question, et vidant sur des plats le contenu de chacun d'eux:

— Voici ma réponse à tes reproches et à tes railleries de l'autre jour, dit-il en s'adressant à Haroun-al-Raschid. Tu vois que de ces deux portions de poisson, celle que j'ai mise dans l'eau s'est putréfiée et qu'elle est maintenant la proie des vers; tandis que l'autre, grâce au liquide conservateur, qui l'a préservée de toute corruption, est demeurée fraîche et intacte... Ne faut-il pas conclure de là, que le vin est une excellente chose, et que ce breuvage est l'ami de l'homme? MUSTH.

BEAUX-ARTS.

QUELQUES MOTS SUR L'IDÉAL.

Le but des lignes qui vont suivre est d'éclaircir la doctrine de l'imitation dans les arts et dans les lettres, — doctrine obscure par elle-même et encore plus embrouillée par ceux qui s'en sont occupés; d'établir les justes limites de chaque faculté imitative; d'examiner quelle est cette „belle nature" tant discutée et si peu comprise par la plus grande partie des artistes; de faire enfin voir le rang que tient l'idéal dans toutes les productions des arts, et en les comparant avec la représentation du naturel, d'indiquer les avantages que peut avoir l'un relativement à l'autre.

D'abord, que doit-on entendre dans les arts imitatifs par imiter? Que doit-on appeler nature imitable et belle nature?

On entend par imiter, représenter les objets physiques, intellectuels, moraux de l'univers avec un instrument déterminé, qui, dans les vers est le rythme et la mesure, dans la musique les sons, dans la peinture les couleurs, dans la sculpture le marbre, le plâtre ou le bronze, dans la danse les gestes et les attitudes du corps humain, réduits en cadence ou mesure.

Le but de la représentation est d'exciter dans l'âme de l'observateur des idées, des passions ou des images analogues à celles qu'exciterait la présence réelle ou physique des objets représentés, pourvu toutefois qu'il les excitât, accompagnés de plaisir; car de cette circonstance il résulte nécessairement que l'imitation bien exécutée doit augmenter le plaisir dans les choses agréables, et diminuer l'horreur qu'inspirent les objets odieux, en les changeant,

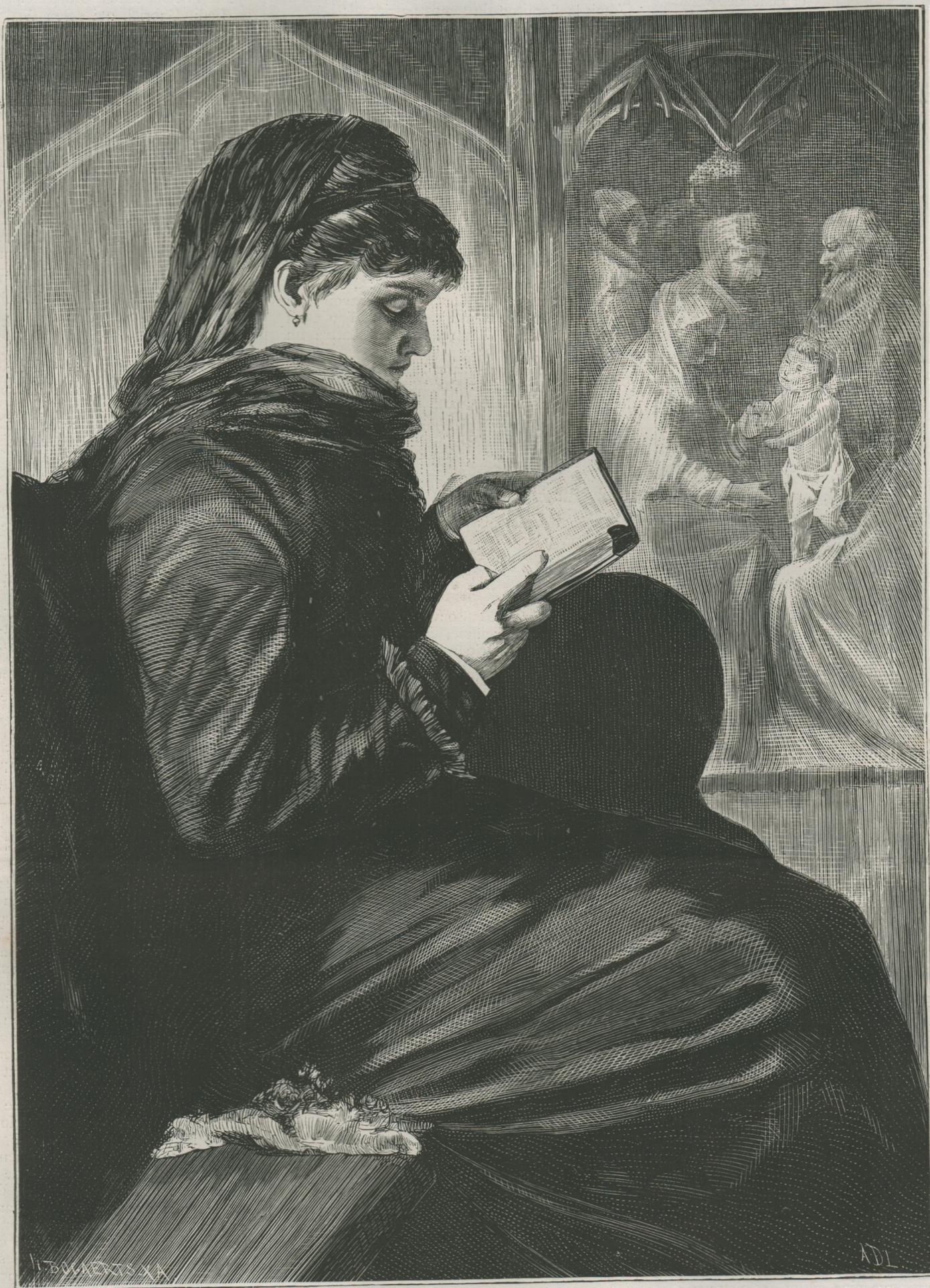
autant que le permet la nature de leur instrument respectif, en objets agréables.

* * *

Voyons les différences qu'il y a entre l'imi-

tation et la copie; différences nécessaires à savoir, leur ignorance ayant induit plusieurs écrivains, fort estimables d'ailleurs, à employer sur cette matière des raisonnements absurdes, accompagnés de mille sophismes.

Les résultats qui dérivent des principes devant dominer cette matière, se réduisent à cinq: 1° Ce que l'on cherche dans les productions des arts, n'est point la copie que demanderait une ressemblance parfaite, mais bien



A L'ÉGLISE, D'APRÈS M. O. WERGELAND.

l'imitation. 2° Ce que le public admire dans les choses imitées, n'est point la seule ressemblance avec l'original, mais la difficulté vaincue. 3° Pour faire ressortir le mérite de la difficulté, il faut dissimuler et supprimer plusieurs

circonstances de la vérité. 4° L'admiration est d'autant plus grande que l'instrument dont se sert l'artiste est plus dur et plus indocile, et que sont plus grandes les difficultés qu'il a dû surmonter dans l'imitation.

L'illusion que produisent les arts représentatifs n'est et ne peut donc être complète; car, quoique les objets semblent vrais à l'observateur, il lui reste cependant toujours la certitude que ce qu'il observe n'est pas vrai,

mais imité, et les circonstances que l'artiste a dû altérer la vérité pour obtenir l'imitation, ne peuvent lui échapper.

Concluons que l'imitation dans la recherche présente n'est autre chose que l'art de donner

tous les degrés possibles de ressemblance avec l'original, à l'instrument dont l'artiste a fait le choix, sans cacher ou dissimuler sa nature.

* * *

Après avoir parlé de l'imitation, passons à l'explication de la nature imitable.

Celle-ci embrasse l'étendue de tous les êtres qui composent l'univers, soit les causes ou les effets, les accidents ou les substances, les corps



UN VIEUX REÛTRE, D'APRÈS LE TABLEAU DE M. TH. HILDEBRAND.

(Photographie de la Société Photographique de Berlin.)

ou les esprits, le Créateur ou les créatures.

Ce nombre presque infini d'objets peut servir de matière aux arts imitatifs, non cependant de manière que tous peuvent être imités par chaque faculté en particulier, selon leurs aspects

multipliés, mais seulement de manière que, tantôt l'un, tantôt l'autre, sous une relation ou sous une autre, il existe à peine un objet dans la nature, qui ne puisse être imité par les artistes respectifs, pourvu que l'objet puisse se revêtir,

sous l'imagination, d'image matérielle et sensible.

La nature est donc le réceptacle général des forces actives comme des qualités passives qui existent dans l'univers; par conséquent, en la prenant dans la totalité, elle embrasse toutes

les perfections, de sorte que la beauté est inépuisable, et notre imagination ne peut se représenter, ou nous ne pouvons comprendre, les degrés de beauté contenus dans le plan immense de la création.

Si toutefois les arts imitatifs pouvaient embrasser la nature prise dans son ensemble, les doctrines sur le beau idéal deviendraient tout-à-fait inutiles, puisque l'on ne verrait jamais l'occasion de les mettre en pratique; mais comme l'imitation ne peut tomber que sur les individus, qui, bien loin d'être parfaits, ne sont plutôt qu'un mélange de beautés et d'imperfections, de vertus et de vices, de même l'exacte représentation de la nature n'est et ne peut être l'objet des arts imitatifs.

* *
*

Maintenant quel est le vrai sens qu'il faut attacher aux mots „belle nature,” lorsqu'on parle des arts représentatifs?

Le vrai beau des arts représentatifs n'est pas le même que le beau de la nature, mais celui qui, parfaitement imité par les arts, peut exciter avec plus ou moins de vivacité l'image, l'idée ou la passion que chacun se propose d'exprimer. On ne doit pas également entendre par brute, la qualité qui paraît telle dans les objets, mais bien celle qui, représentée par l'artiste, n'est point propre à produire l'effet que l'on désire. C'est pourquoi il est indifférent pour l'artiste que l'original qu'il doit imiter soit, pour emprunter nos exemples à l'art antique, un Thersite ou un Narcisse, la déesse Vénus ou la vieille Canidia, pourvu que l'imitation fasse plaisir, en réveillant dans l'esprit de celui qui observe, des sentiments analogues à ceux que réveilleraient la présence du même original imité. Tels sont, croyons-nous, les vrais principes en cette matière, si importante pour l'art.

ALCINDOR.

LES DEUX COQS.

Fable.

Dans une grande cour, auprès de ses poulettes,
Un brillant coq se pavanait
Avec des airs de baronnet.
Autour de leur sultan, en faisant leurs toilettes,
Les coquettes de se presser,
De le flatter, de l'agacer:
C'était à qui lui ferait fête.
Aussi, ce superbe seigneur,
Relevant fièrement la tête,
Appréciait tout son bonheur,
Et pour sès dames si calines
Avait mille attentions fines.
Il méritait, ce coq à la voix de Stentor,
Des jours filés de soie et d'or.
Mais il faut, sans relâche, en ce monde frivole,
Veiller sur son bonheur afin qu'il ne s'envole.
C'est ce que fit ce coq madré,
Comme un courtisan affairé.
Or, sa fureur fut sans égale
Quand vint le jour cruel qu'à l'aube matinale,
Au milieu du harem, un rival apparut...
Un rival tout à son image,
Ayant sa belle taille et son brillant plumage.
Cet aventurier lui déplut:
Dans sa fureur inexprimable
En le voyant faire l'aimable,
Avec un air de vrai vainqueur,
Auprès des poules de son cœur,
Il s'élança vers lui; sa voix était tremblante:
„Qui te rend si hardi de troubler mon repos?
Dit-il, en se dressant tout droit sur ses ergots.
„Je saurai mettre un frein à ton humeur galante.”
Sur ce, jouant de l'ergot et du bec,
Il fit subir un rude échec
A ce nouvel intrus. Le combat fut tenace:
On eût dit un Horace avec un Curiace.
De toutes parts le sang coula
Et leur plumage en ruissela;
Il n'y manqua que la mitraille!
Mais le nouveau-venu, de ce champ de bataille
Avec un œil de moins partit tout écloppé,
Bien heureux de s'être échappé;

Et l'autre un peu meurtri, mais fier de sa victoire,
Aux yeux de son serail vint se couvrir de gloire.
Car il sut leur prouver, par ce trait d'agresseur,
Comme on défend son bien contre tout ravisseur.

Nul de mon beau vainqueur ne blâmera la rage;
A mon vaillant héros on donnera raison:
Chacun dans le danger doit s'armer de courage
Pour rester maître en sa maison.

M^{me} S. T.

TROMPÉ, MAIS FIDÈLE.

Nouvelle.

IX.

Nous avons laissé Alfred, errant, triste et pensif, dans le jardin entourant la maison où habitait celle pour laquelle il venait de faire un long et pénible voyage, poussé par un sentiment de vague inquiétude.

Au bruit de voix qui frappa tout-à-coup son oreille, le jeune homme se cacha aussitôt derrière un buisson. De sa cachette, il pouvait voir, inaperçu, tout ce qui se passait dans le jardin.

Les voix se rapprochent. Il distingue bientôt un groupe de trois personnes se promenant dans le parc, et s'approchant de l'endroit où il se trouvait. Soudain une sueur froide couvrit tout son corps; un frisson parcourut tous ses membres; il sentit battre son cœur moins vite; sa respiration se trouva comme suspendue, et ses yeux se fixèrent, étranges et immobiles, sur les promeneurs. Un cri d'angoisse sortit de sa poitrine oppressée. Surprises, les trois personnes tournèrent subitement la tête; mais n'entendant plus rien, elles continuèrent leur conversation.

Le groupe s'arrêta à quelques pas d'Alfred, qui voyait, entendait, comprenait tout, mais qui était là sans faire le moindre mouvement.

— Recevez, je vous prie, Monsieur, cette rose, dit soudain une douce et fraîche voix de jeune fille; gardez-la en souvenir de moi.

Et Léonie présenta au jeune homme qui l'accompagnait ainsi que son père, une rose qu'elle venait de cueillir à un vieux rosier.

La rose présentée si gracieusement fut acceptée avec empressement. Celui qui la reçut rougit, comme celle qui l'offrait. Et silencieusement, ils continuèrent leur promenade, tout rêveurs.

— Mon rosier, soupira enfin le jeune homme. O sort cruel, implacable!... J'avais planté cet arbuste pour elle, et maintenant elle donne à un autre ce que mon amour et mes larmes ont fait croître avec tant de soins... Ah, Léonie, ton affection n'était donc pas sincère!...

Et, la tête baissée, il reprit en chancelant, comme un homme ivre, le chemin de la maison verte.

— Qui serait bien ce jeune homme? se répéta-t-il mille fois en chemin; serait-ce le fils de ce riche banquier que j'ai rencontré parfois à la maison de campagne?... O sombre presentiment, doute affreux! Je veux l'éclaircir. Je veux la voir, et, s'il le faut, mon arrêt, je l'entendrai de sa bouche.

Toute la journée se passa tristement. Il ne sut à quel parti s'arrêter; il mit mille projets en avant, les uns plus ou moins difficiles que les autres, mais qu'il jugea tous impraticables.

Le soir commençait déjà à étendre sur la terre son voile sombre; çà et là on entendait encore le doux gazouillement des oiseaux qui disaient, à leur manière, merci au Tout-Puissant et au revoir à la nature qui allait se reposer. Le vent soufflait monotone dans les arbres et les bosquets; les derniers tintements de la cloche du village annonçaient aux campagnards la fin des labeurs du jour, et l'approche du repos.

Depuis longtemps déjà Alfred se promenait dans l'allée qui conduisait du château à l'église. Soudain il est tiré de sa rêverie par un bruit de pas derrière lui, et, comme frappé d'une main invisible, il s'arrête.

Il avait reconnu, revenant du salut, Léonie accompagnée de sa femme de chambre. Elle aussi a reconnu le jeune homme. A sa vue,

Alfred sent tout son courage l'abandonner; il n'a plus la force de lui demander la moindre explication. Il songe à fuir; mais déjà la jeune fille est près de lui.

— Rendez-vous là, un peu plus loin, dit-elle à sa fidèle et discrète suivante, et attendez-moi au détour du chemin; dans quelques instants je serai auprès de vous...

Puis, tendant affectueusement la main au jeune homme:

— Toi ici, Alfred! dit-elle avec étonnement, je ne croyais pas te voir déjà... Quel motif a pu te ramener à la maison? La mère Gertrude et ta sœur sont en bonne santé pourtant.

— Mon cœur saigne, répondit le jeune homme en pressant doucement la blanche main que Léonie lui abandonnait. Il y a longtemps que tu ne m'as écrit?... Mais laisse-moi, je souffre trop, personne ne peut me consoler.

— Personne... fit-elle de sa voix la plus douce, pas même moi?...

— Toi, Léonie? Autrefois, oui; mais maintenant, Alfred n'est sans doute plus rien pour toi. Laisse-moi, tu m'as oublié.

— Pauvre ami, comme tu souffres, reprit-elle tendrement; viens, confie-moi tes chagrins, je te consolerai... Mais dis-moi, pourquoi t'aurais-je oublié?

— Et la rose de ce matin! soupira à peine le jeune homme. Pourquoi rougissais-tu en l'offrant?...

X.

Léonie venait de tout comprendre, et le soupçon cruel qui devait mordre au cœur l'étudiant, et les souffrances qu'il devait endurer. Ce cri d'angoisse, qu'insouciant elle avait entendu le matin, ce cri déchirant d'un cœur meurtri, c'était lui, Alfred, qui l'avait poussé. Et elle, en sa présence, elle avait paru heureuse!... Elle comprit, sentit tout. Deux larmes perlaient sous ses longs cils et roulaient comme deux diamants sur ses joues que colorait une vive émotion; puis, pressant les mains du jeune homme:

— Pardonne-moi, dit-elle, je ne suis pas coupable!...

— Léonie, ne me dis pas cela pour me consoler, je souffrirais trop après.

— Non, je ne le suis pas! Car ton doux souvenir, ta tendresse me restent toujours aussi vifs, là, dans mon cœur... Que dis-je, de jour en jour je sens croître en moi l'affection que je te porte. Ingrat!... je ne t'aime pas!... Tu souffres, dis-tu; ma souffrance est-elle donc moindre que la tienne? Tous les jours, je parle de toi à mon père; je t'ai promis de le convaincre, et je tiendrai ma promesse.

— Ah! tu souffres donc vraiment aussi, reprit Alfred avec douceur, oubliant sa douleur à la vue des larmes de la jeune fille; dis, pourquoi souffres-tu?...

— Depuis une année déjà, un des amis de mon père lui demande avec instance ma main pour son fils unique. Je n'ai pas donné suite à cette demande. Tous les jours, c'étaient pour ainsi dire des prières, des supplications de la part de mes parents pour obtenir mon consentement. J'étais ici seule, sans soutien, sans espoir, et toi loin, bien loin... Que de tourments j'ai endurés, Alfred!... Et qui sait si bientôt, à bout de forces, je n'aurais point succombé, je n'aurais pas consenti à unir mon sort à celui d'un autre que toi! Comprends-tu maintenant ma triste existence? Combat incessant entre mon amour et mon respect filial! Qui de nous est le plus à plaindre?

— Toi! s'écria généreusement le noble jeune homme; mais vois mes larmes, et pardonne-moi ce coupable soupçon; ma trop grande tendresse pour toi en est la seule cause.

— Je t'ai pardonné depuis longtemps déjà; c'est pourquoi, reprends confiance.

— Merci!... Mais dis le moi, et redis-le moi encore; puis-je nourrir l'espoir d'être un jour le compagnon de ta vie?...

— Ami, que je suis malheureuse! Vois, je t'aime tant que je redoute de te dire ce „oui,” que mon faible cœur et les puissances qui m'entourent, combattront nuit et jour.

D'un œil attendri, Alfred regarda en soupirant le ciel étoilé:

— Mon Dieu, dit-il, mon cœur n'était donc

monté si haut que pour me faire comprendre et mesurer la hauteur dont je suis tombé en un instant... Non, Léonie, si je ne possède pas ton cœur sans partage, je ne te reverrai plus. Toujours je t'aimerai, ton absence pour moi sera, il est vrai, la plus cruelle souffrance, la mort peut-être, mais enfin je ne te verrai plus.

— Alfred, Alfred, reprit tristement la jeune fille avec des larmes dans la voix, prends pitié de moi, ne m'abandonne pas; je serais trop malheureuse. Mais cela ne sera point, n'est-ce pas? Je sais où tu demeures, ajouta-t-elle avec une exaltation croissante; si tu m'abandonnes, j'irai à ta recherche! Que veux-tu donc de plus?

— Ton âme, ton affection...

— Mon affection, ingrat, ne l'as-tu pas?... Vois ces larmes, elles coulent pour toi!... Ce feu qui colore mes joues, c'est toi qui le fais naître, et je ne t'aimerais pas!...

— Pourquoi ne pas prononcer ce „oui” que je te demande, ce serment sacré que rien ne peut faire transgresser? reprit doucement le jeune homme.

— Tais-toi, je n'ose pas, car peut-être irai-je terminer mes jours infortunés dans un cloître.

— Tu te dis malheureuse... Et pourquoi l'es-tu? Si tu le veux fermement, ton père écouterait ta voix, et le bonheur nous attend. Donc, ta situation...

— C'est mon secret, ami.... Et puis, mes parents...

— Et le jeune homme de ce matin, ajouta amèrement Alfred.

— Je te comprends. Et maintenant, la main sur le cœur, je dis ceci, à toi et à Dieu: Dès ce soir, je lui écrirai que toute démarche ultérieure serait inutile. Es-tu content, maintenant?

— J'ai l'âme inondée de joie, répondit l'étudiant, en saisissant la main de son amie d'enfance et en la pressant sur ses lèvres; mais je ne sais, je tremble encore, l'avenir me paraît si douteux....

— Alfred, mettons notre confiance en Dieu. Six longs mois, il est vrai, te séparent encore de tes derniers examens, mais ayons courage. Adieu, pense souvent à ta pauvre amie.

Et, rougissant d'émotion, elle déposa un baiser virginal sur le front du jeune homme, en répétant:

— Courage et espoir.

— Adieu, adieu, murmura-t-elle.

Si le pauvre garçon avait été moins ému, s'il avait pu comprendre le langage du bruissement des feuilles, le murmure du ruisseau qui coulait à côté de lui, l'écho lui aurait répété:

— Adieu, et pour toujours!

En rentrant chez lui, Alfred, quoique s'expliquant difficilement pourquoi Léonie n'avait pas voulu prononcer ce „oui” solennel qu'il avait réclamé à plusieurs reprises, chassa cependant bientôt de son esprit tout soupçon, toute idée sombre.

— Un ange si pur, si doux ne saurait me tromper, se disait-il; elle craint ses parents, c'est naturel, et il lui faut beaucoup de prudence pour les persuader de ne pas séparer ce que le temps et Dieu ont uni, sous leurs propres yeux.

Le lendemain, notre héros repartit pour Bonn, sinon heureux, du moins consolé.

(A continuer.)

Dr C. PARET.

MARCHAND CONTRE MARCHAND.

Roman de mœurs.

XX.

Les membres du Conseil de la ville, consternés à l'idée des graves événements qu'allait provoquer Boulling, par suite de la concession accordée à son nouveau concurrent, arrivèrent tous ensemble chez le terrible Jonas, fondirent comme un ouragan dans la boutique, et, sans s'amuser à frapper à la porte de la salle, ils y pénétrèrent au moment où le maître venait de se mettre à table pour manger un excellent pudding, son mets favori.

— Dieu me garde! s'écria-t-il, est-ce que

nous sommes dans la canicule, pour que vous soyez tous devenus fous?

— Mon très-cher Boulling, dit l'un d'eux tout haletant, sachez qu'un odieux étranger cherche à vous ruiner....

Alors ils racontèrent tous ensemble ce qui venait de se passer en plein Conseil.

Jonas debout, ouvrant de gros yeux de chat-huant, et les poings fermés, écouta en silence. Mais sa femme ne s'en démenait que plus vivement. Elle arracha son bonnet, qu'elle jeta au nez du bourgmestre. Elle se mit à jurer et à prier en même temps, renversant à droite et à gauche table et chaises, afin de pouvoir tout à son aise faire rage par la chambre. Wilhelmine se refugia doucement dans un coin. Dorothee, au contraire, fit chorus avec sa maman, qui n'en sut aucun gré à la chère fille, image et idole de ses parents.

— Tais-toi, sottise que tu es, dit la mère en la battant. Ce malheur ne vient que de toi. Ton gueux de prétendu se venge à présent du refus que nous lui avons fait de ta main, et auquel nous forçait l'intérêt que nous prenions à ton bien-être.

— Malédiction sur lui et sur Fasmann! s'écria Jonas. Ils ont ourdi de concert cette exécutable trame; mais s'ils ont cru par là me chagriner, ils en auront le démenti. Je ne reconnais nullement comme marchand le quidam qu'ils m'opposent, et dût-il m'en coûter la moitié de ma fortune, je machinerai tant, qu'il faudra bien qu'il déguerpisse.

Tandis qu'on troublait si désagréablement le dîner de M. Boulling, Franz et Maurice régalaient de leur mieux leur convive, l'ex-prisonnier. L'excellent bourgogne de Fasmann mit Laurent, (c'était le nom du joueur de marionnettes,) dans une telle disposition de franchise, que pour dessert il leur raconta son histoire.

„Je me destinai aussi au commerce, dit-il; les années d'apprentissage, qui d'ordinaire exposent un jeune homme sans fortune à des tourments, à des vexations continuelles, furent les plus heureuses de ma vie. Le marchand, mon patron, joignait à la bonté du cœur toutes les qualités d'un parfait honnête homme, et il me tint lieu du plus tendre père. Comme, pendant mon enfance, j'avais un peu négligé l'école, il me donna des maîtres particuliers, quoiqu'il dût pendant mes leçons faire lui-même ma besogne au comptoir. C'était au reste un miroir de probité, tant dans le commerce qu'en toutes sortes d'affaires. Il pesait aussi consciencieusement que si sa félicité éternelle eût été dans la balance. Jamais il ne fit l'éloge d'une marchandise mauvaise ou gâtée, pour mieux la faire passer, ni ne se permit le bas artifice, si commun parmi les épiciers, de travailler la marchandise de rebut pour en masquer les défauts et attraper les chalands. Bon argent, bonne marchandise, c'était son principe; il le suivait avec les riches et encore davantage avec les pauvres. Il tonnait souvent contre les marchands qui servaient bien le riche, auquel l'argent vient en dormant, tandis qu'ils pressuraient et rançonnaient le malheureux, qui se tue à gagner cinq sous. Le pauvre était avantageusement traité chez lui, et il remettait souvent au nécessiteux et la marchandise demandée, et son argent en sus; aussi le nommaient-ils leur père, et un grand nombre de ces indigents suivirent son cercueil en pleurant.

„Mon apprentissage finissait lorsqu'il mourut. Le marchand chez lequel j'entraî alors, ne lui ressemblait en rien, si ce n'est qu'il n'accordait aucune préférence au riche sur le pauvre, car il les dupait également tous les deux chaque fois qu'il en trouvait l'occasion. Le corsaire avait sans doute pris des leçons chez un escamoteur, car il s'entendait en perfection à gouverner la languette de la balance par le moyen d'un aimant qu'il tenait caché dans sa main, de manière à la faire pencher vers le bassin qui contenait la marchandise, et même aussi vite et aussi bas que le trompeur voulait. Il essaya, pour son avantage, de m'initier à ce mystère d'iniquité, mais je rejetai son instruction, et je continuai à mettre dans ma pesée autant d'exactitude que de probité: c'était le sujet continuel de nos disputes. Il m'accusait d'être trop libéral à ses dépens, et surtout prodigue de la marchandise lorsque l'éclat de

deux beaux yeux bleus ou noirs réfléchissait jusqu'à moi de l'autre côté du comptoir. Je ne nierai point que cet agréable aimant n'influât un peu la languette de la balance que je tenais à la main. Cependant, ce surplus était si peu de chose qu'il ne méritait pas le vacarme qui s'éleva un jour à ce sujet.

„Un joueur de marionnettes vint ouvrir son théâtre dans notre ville. C'était un vieillard aveugle; mais les yeux de sa jolie fille de dix-huit ans n'étaient que plus éclatants. Je m'amourachai d'elle, je fis sa connaissance et celle de son père, me mis au fait de la disposition intérieure de la machine, et quand je pouvais dérober une couple d'heures à mon patron, je faisais quelquefois parler et gesticuler les petits pantins.

„Cette famille se fournissait dans notre boutique, et Louise, par amour pour moi, venait plus souvent deux fois qu'une. Mon patron remarqua bientôt ses fréquentes visites; et dès lors, aussitôt que Louise mettait le pied chez nous, il s'emparait de la balance, pour détruire par la force attractive de son aimant, celle des yeux de la belle enfant.

„Un jour qu'il n'était pas à la boutique, elle entra pour acheter une livre de sucre. Je saisis cette occasion de la dédommager en quelque sorte du tort que lui avait fait plusieurs fois mon maître par ses jongleries, et je lui accordai cet excédant sur le juste poids. Mais il me guettait derrière le rideau des fenêtres de son cabinet, et, fondant sur moi au moment où je remettais le sucre à Louise, il lui arracha le paquet de la main, le repesa et se convainquit, par l'argent qui était encore sur le comptoir, que j'avais vendu le sucre le plus fin et le plus cher au prix de la dernière sorte.

„Il entra aussitôt dans une colère épouvantable et me dit, ainsi qu'à Louise, les plus grossières injures. Je lui offris un double, et même un triple dédommagement, mais le forcené, au lieu de m'écouter, me frappa au visage.

„Un affront aussi sensible, en présence d'un être chéri, me décida à une défense vigoureuse. Je m'élançai sur lui, le renversai et satisfis ma vengeance. Il criait au meurtre, à l'assassin, et je me vis bientôt entouré de soldats que quelqu'un avait appelés du corps-de-garde. Je fus arrêté et livré entre les mains de la police qui me relâcha quelques heures après, sur ma parole que je donnai de ne point quitter la ville que l'affaire ne fût terminée.

„On conçoit sans peine que je ne remis plus les pieds chez mon larron. J'allai loger chez le père de Louise, et, sous le titre de son gendre futur, j'aidai à la représentation. Cependant, la perfide Louise nous quitta pour suivre un étranger, qui fit briller l'or à ses yeux. Je restai, par compassion, auprès du malheureux vieillard, et j'ai persévéré jusqu'à sa mort, arrivée il y a quelques mois.

„C'est ainsi, Messieurs, que je devins joueur de marionnettes. Le bon vieux m'a légué, par reconnaissance, son petit avoir, que je remettrai à Louise, si elle revient quelque jour, malheureuse; car cela ne peut guère être autrement, puisque les filles de son espèce finissent par être à leur tour délaissées.”

XXI.

— Foi d'honnête homme, ces Messieurs sont encore à table! cria une voix en ouvrant la porte.

Le gouverneur entra, suivi d'une servante qui portait une grande corbeille vide.

Il avala, par complaisance, quelques verres de bourgogne, en déclarant qu'il n'était venu de si bonne heure que pour avoir l'honneur d'être le premier chaland de M. Franz.

— Allons, répondit le nouveau marchand, procédons sans délai à l'inauguration de la boutique.

Ils allèrent donc processionnellement du „Paladin Noir” au magasin d'épicerie. Franz cheminait au milieu de Noher et de Maurice. Laurent et Léger suivaient, et la fille à la corbeille formait la pointe de cette pyramide ambulante.

En entrant dans la boutique, M. Noher parut ébloui du bel arrangement, de l'ordre et de l'abondance qu'il y trouva. Maurice lui répondit qu'il attendait le lendemain un bateau chargé

de marchandises qui achèveraient de décorer le magasin.

— Très-bien, s'écria M. Noher, poussez vigoureusement l'affaire. C'est le moyen de démonter ce vieux loup-garou de vis-à-vis.

On lui pesa un demi quintal de café, quelques pains de sucre et d'autres marchandises qui remplirent la démesurée corbeille de la servante. Alors, se plaignant beaucoup de la pénurie des temps, il demanda son compte, et le plus modéré. Franz le prit doucement par le bras, le mena dans le cabinet attendant et le pria de ne pas s'informer du prix des marchandises. Le gouverneur se défendit longtemps, et avec beaucoup de véhémence, d'accepter un présent, attendu et ardemment désiré. A la fin, il eut l'air de le prendre par grâce.

Revenu dans la boutique, il vit un plan de loterie.

— Ah! s'écria-t-il, voudriez-vous aussi nous conduire dans les bras de la Fortune? Avez-vous des billets?

La réponse fut qu'on pourrait lui en procurer, mais que la loterie courante approchait de sa fin et qu'on tirait en ce moment l'avant-dernière classe dans la capitale.

— Tant mieux! s'écria Noher. C'est à l'extrémité qu'on fait la meilleure pêche.

Léger, le jeune commis de Franz, vanta officieusement, pour plaire à son maître, le système de cette loterie, et assura que, le mois suivant, il sortirait vingt-cinq mille rixdalles d'un trait.

L'eau vint à la bouche de M. Noher. Il se décida à tenter l'aventure, et demanda un billet. Il soulevait déjà un bras, parce qu'il croyait fermement que Franz ne pouvait manquer de passer par dessous et l'emmener encore dans le cabinet. Mais, ô douleur! le jeune marchand donna à cette affaire la plus grande

publicité, et demanda hautement et sans façons six florins. Le gouverneur fut effrayé; mais, voulant cependant couvrir sa vilénie, il porta la main à sa poche et en tira les six florins, en échange desquels il reçut une assignation sur le trésor de dame Fortune.

Comme l'expérience qu'il venait de faire, lui prouvait qu'il ne devait espérer désormais aucune espèce de gratification, il donna ordre à

sa servante de porter à la maison les marchandises prises sur l'ennemi.

Le gouverneur, méfiant de son naturel, suivait la fille à quelque distance, sans perdre de vue la précieuse corbeille; mais quel fut son effroi, lorsqu'il aperçut tout à coup un personnage si terrible pour lui, qu'il ne pouvait faire de plus fâcheuse rencontre.

C'était Jonas Boulling, qui s'avavançait en doublant le pas, et espadonnant avec sa canne.

Il arrêta la servante, et comme aurait fait un douanier, il fouilla et remua tout le panier.

— Savez-vous bien, la fille, dit-il, que je pourrais à bon droit et avec justice, saisir cette méchante drogue de marchandise et la jeter dans la rivière; mais justement parce que c'est de la drogue appartenant à des vauriens, je la laisserai passer, et vous pouvez vous retirer tranquillement.

Cependant le lâche gouverneur s'était éclipsé derrière une guérite qui barrait le chemin, et

s'était réfugié, mais feignant de l'ignorer, il marchait toujours droit à l'étui de soldat, en agitant sa canne. Lorsqu'il y fut arrivé, il frappa si adroitement de la dite canne dans une petite mare qui se trouvait là, que sans recevoir, lui, la moindre éclaboussure, il couvrit de boue le gouverneur des pieds à la tête.

Après cet exploit heureusement exécuté, tout en marchant, il sourit malicieusement et continua son chemin.

Le malencontreux gouverneur, mouillé et moucheté, pesta de bon cœur en lui-même, s'essuya le visage et les habits de son mouchoir, tant bien que mal, fila plein de confusion et les yeux baissés, pour ne pas voir les risées qui éclataient autour de lui.

Jonas, pendant ce temps, s'avavançait en vrai spadassin vers la maison de Franz.

A l'aspect de l'enseigne suspendue, ses yeux furibonds semblèrent, comme un miroir ardent, vouloir la consumer.

Ensuite il passa à différentes reprises devant la boutique, en faisant le tapageur, et aiguisant le bout de sa canne sur le pavé.

Maurice et Franz, cachés derrière un rideau, s'amusèrent beaucoup à voir ses bravades et ses défis, sans pourtant relever le gant qu'on leur jetait.

Enfin il déchargea sa colère sur un innocent enfant qui sortait de la boutique. Après lui avoir fait sauter de la main un pot de sirop, il quitta la place, content de ce léger triomphe.

Franz rappela le pauvre petit qui pleurait, et le dédommagea amplement.

Jonas, rentré chez lui, commanda à sa femme et à sa fille aînée d'attirer la servante de Noher, par quelque petit présent, et de la faire jaser, pour savoir, dans le plus grand détail, ce qu'elle

avait vu et entendu chez le nouvel épicier.

Ensuite il fit venir un vieux chicaneur d'avocat, assez mal famé, nommé Harpon, et s'enferma avec lui et Polycarpe. Ce conciliabule dura plusieurs heures.

Cependant, le hasard avait conduit la servante de Noher à la rencontre de celles qui la recherchaient, et dûment interrogée, elle fit un rapport très-fidèle.

(A continuer.)



UNE MAGICIENNE TOUNGOUSE.

que la police, un peu insouciant, avait négligé de faire enlever, depuis l'époque de la guerre.

Cette guérite mettait donc M. Noher à l'abri du brutal qui s'approchait.

Cependant, voulant dérober aux spectateurs, qui étaient aux fenêtres et aux portes, et sa peur et sa fuite, il se baissa comme pour ramasser un objet quelconque.

Jonas, aux yeux de lynx, avait remarqué qu'il s'esquivaît, et il savait fort bien l'endroit où il

RÉBUS N^o. II.



AVIS A NOS ABONNES

Les abonnés qui auront fait parvenir, avant le 4 octobre 1879, à l'Administration, à Bruxelles, la solution du présent rébus, ont droit aux

PRIMES CI-APRÈS :

4^e, 5^e ou 6^e volume de l'Illustration Européenne, frs. 6,00 l'exemplaire, au lieu de frs. 10,00.

„Au Salon,” charmante oléographie, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

„A la Campagne,” formant pendant, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

Envoyer le mandat-poste, après la publication dans l'Illustration Européenne, du rébus ci-contre.

SOLUTION DU RÉBUS N^o 10.

LES ENFANTS SONT DE GRANDS TIRANS.